

Au Kunsthaus d'Aarau, l'artiste et cinéaste convie la Terre du Paléozoïque, l'Atacama, Mars ou une supernova pour sonder notre présent anthropocentré

SAMUEL SCHELLENBERG

Art ▶ Pauline Julier fait partie de ces artistes dont on se réjouit toujours de découvrir les nouvelles œuvres, astres qui enrichissent un firmament de films et installations patiemment construit. Sondant notre époque à coup de données, propos scientifiques et philosophiques, poésie ou *found footage*, les pièces bâtissent une réflexion au long cours sur notre présent en bascule. Un chavirage vers quoi, Pauline Julier ne le formule jamais de manière explicite: son art sonde les possibles sans bétonner de certitudes.

Des œuvres inédites, «A Single Universe» en propose plusieurs, pour une plongée généreuse dans le travail de l'artiste née à Genève en 1981. A voir trois semaines encore au Kunsthaus d'Aarau, l'ensemble est essentiellement issu de deux projets, *Naturalis Historia* (2017-2019) et *Occupy Mars* (dès 2022), non sans inclure quelques bonus, comme *Trunk* (2024), réplique céramique d'un tronc fossile valaisan de 300 millions d'années, plus vieil arbre connu de Suisse. Ou deux toiles de Caspar Wolf insérées dans l'accrochage de la curatrice Céline Eidenbenz. Né en 1735 à vingt-cinq kilomètres du musée, l'artiste préromantique s'est notamment intéressé, comme Pauline Julier, à la géologie ou au paysage.

Le flash d'une supernova

Ces éléments sont au cœur de la deuxième salle du parcours, avec la vidéo *The World's Oldest Landscape* (2017-2019) et le papier peint qui l'accompagne, immersion dans un paysage chinois du même Paléozoïque que le tronc suisse, aujourd'hui véritable emmental de mines. Les mots de l'anthropologue français Philippe Descola, dans une cahute sur pilotis, déconstruisent la notion même de paysage; ce que fait également le regretté Bruno Latour, en interview avec l'artiste – une transcription est distribuée dans l'exposition. Le philosophe, que Pauline Julier a connu en suivant le Programme d'expérimentation en arts et politique à Science Po, à Paris – après des études en sciences politiques à Grenoble et en photographie à Arles –, parle aussi de la notion d'Anthropocène et pourquoi

PAULINE JULIER, TOUT EST LIÉ



Pauline Julier, Clément Postec, *Follow the Water* (2023). PAULINE JULIER, CLÉMENT POSTEC

il faut considérer les humains comme une force géologique.

Avant la Chine et une escale forcée à Doha, c'est *Supernova* (2023) qui accueille le public, fantastique explosion d'une étoile au ralenti – l'histoire se termine en un flash. La projection grand format renvoie à *Cassini's Suicide* (2017-2019) quelques salles plus loin, du nom de la sonde délibérément désagrégée par plongeon dans l'atmosphère de Saturne, un crime signé NASA. Deux œuvres qu'on peut rapprocher de *Cercate Ortesia* (2021), vidéo mêlant archives personnelles et images dérobées en ligne, où l'idée de chute et de perte est omniprésente. Fin tragique également avec le *Napoletan Triptych* (2017-2019) en films 16 mm, qui évoque Pline l'Ancien,

Les œuvres bâtissent une réflexion au long cours sur notre présent en bascule

auteur de *Naturalis Historia* mort de s'être trop approché du Vésuve.

Dans la foulée d'une *Grotte de Saint-Béat avec lierre* (1776) peinte par Caspar Wolf, *La Grotte* (2017-2019) de Pauline Julier offre un spectacle son et lumière en pleine caverne valaisanne, évoquant l'univers. Transition idéale pour aborder la seconde partie de l'exposition, autour du projet en cours *Occupy Mars*. Le titre se réfère tant aux campements altermondialistes près de Wall Street en 2011 qu'aux fantasmes du riche Elon Musk, trumpiste qui rêve de coloniser la planète rouge. Comme il y fait trop froid, le CEO de Tesla et Space X veut provoquer un phénomène qui fait ses preuves sur Terre: l'effet de serre. Ceci en larguant des bombes atomiques

pour libérer le dioxyde de carbone retenu dans la glace...

La nouvelle installation *Là où commence l'œil* (2024), avec film et dôme en bois évoquant les igloos *arte povera* de Mario Merz, documente une opération de la cataracte, à la surface d'un globe oculaire – la sphère se fait ici analogie et métaphore, dans une ambiance très rouge. Plus loin, sur un triple écran, le phénoménal *Follow the Watter* (2023), réalisé avec le cinéaste Clément Postec, et notamment installé au cinéma Plaza genevois l'an dernier, est un voyage de 51 minutes dans les enjeux de l'extractivisme – le lithium de l'Atacama –, des luttes décoloniales, du droit à l'eau ou des rêves martiens. En l'occurrence ceux de la NASA et de ses *rovers*, que l'agence apprend à téléguider en plein désert étasunien. Pour les scientifiques, l'enjeu d'aller sur Mars est celui d'une meilleure compréhension des origines de la Terre.

Le robot, ce grand poète

La quatrième planète du Système solaire est aussi au cœur des discussions entre le physicien nobélisé Didier Queloz, la cosmologiste Camille Bonvin et la chercheuse en géologie planétaire Violaine Sautter. Réuni en janvier au théâtre de Vidy par Pauline Julier et le metteur en scène Eric Vautrin, le trio pousse plus avant la réflexion sur ce que Mars nous enseigne de la Terre – et de nos envies d'en partir –, pour une pièce devenue film au nom emprunté à Ray Bradbury, *A Million-Year Picnic* (2024).

L'exposition se conclut avec *My battery is low and it's getting dark* (2024), tapisserie montrant le *rover* Opportunity sur Mars – le titre reprend ses derniers mots avant extinction. Alors que l'intelligence artificielle influence d'ores et déjà mille aspects de notre présent, l'œuvre pose la question de notre futur en tant qu'entités cognitives. Lorsqu'ils penseront à notre place, les robots auront-ils une âme? |

Kunsthaus d'Aarau, jusqu'au 27 octobre (finissage avec dégustation d'eaux minérales, dès 14h), aargauerkunsthaus.ch